

Parents d'élèves,

éveillez-vous !

Bernard COLLOT

Prologue

Extraits d'une liste d'échanges quotidiens entre enseignants

« Voilà 2 heures que je tourne en rond dans mon lit ! Alors je viens mettre sur le « papier » mes derniers soucis du moment avec des parents d'une petite de CE1 !

Hier soir j'ai reçu un couple de parents qui n'était encore pas venu me voir depuis le début d'année. Faute de disponibilités ils n'ont pas assisté aux réunions. Je leur présente donc le fonctionnement de la classe, leur dit mon enthousiasme quant aux progrès de leur fille qui depuis le retour des vacances rentre de plus en plus dans les écrits et semble y prendre du plaisir. Pour preuve elle nous a présenté un petit livre qu'elle a fait chez elle où elle décrit ses animaux. C'est aussi une des élèves qui a publié le plus de textes dans les pages de la classe.

Par contre les parents n'ont pas vraiment partagé mon enthousiasme. Ils attendaient peut-être autre chose... Arrive une question :

« Elle se situe où par rapport à la classe ? »

Alors là je me dis que ce n'est pas gagné ! J'ai senti ces parents très inquiets sur ce sujet. L'an passé leur fille devait être un peu « la tête » de la classe et dans notre système de classe cela n'est plus lisible comme tel. On avait pu faire ce constat déjà avec ma collègue sur ce phénomène où des élèves leaders de la classe dans les années précédentes avaient été déstabilisés en ne retrouvant plus ce statut cette année.

Les parents de cette élève m'ont aussi demandé comment il était possible de rendre dynamique la classe si on ne pouvait pas s'appuyer sur des élèves moteurs. J'ai essayé de leur expliquer que c'était justement les richesses de chacun qui portaient le groupe de la classe, mais visiblement il y a encore beaucoup de chemin à faire pour faire prendre conscience de toute la vie qui se dégage de l'organisation de la classe.

Prologue

Ensuite je suis passé à Arbustes.net. Cet espace numérique de travail est utilisé quotidiennement par les élèves pendant et en dehors de la classe. Il permet à chacun de s'exprimer, de planifier son travail et de valider des réussites acquises. Je me suis rendu compte de l'écart qu'il y avait entre ce que j'attendais des élèves et ce que ces parents percevaient de l'extérieur. En effet dans l'environnement de notre classe il existe différents supports qui permettent à chacun de lire, écrire, mathématiser. Tous ces outils sont utilisés quotidiennement mais ne font pas l'objet d'évaluation systématique. A la fin d'un processus d'entraînement un enfant peut valider son travail. Cela peut prendre du temps pour des élèves qui n'ont pas fait beaucoup d'activités très « classiques ». Cette élève produit de nombreux écrits et s'engage dans de nombreux projets. Pour quelqu'un qui n'est pas au courant de son activité, la lecture des réussites validées pas S peut inquiéter. Des exercices d'entraînement ne sont pas validés car cette élève a trouvé un plus grand intérêt à écrire de vrais textes qui seront diffusés, par l'intermédiaire d'arbustes.net notamment, plutôt que de poursuivre des activités « artificielles » car ayant peu de sens à ses yeux. De mon côté je vois bien l'évolution de cette petite qui prend de plus en plus d'initiatives, manipule la langue française, mais du côté des parents je ressens beaucoup d'inquiétude et de stress. Du fait de ne pas visualiser son travail, ils se retrouvent démunis par rapport à leur propre expérience de l'école. Ils attendent peut-être autre chose que des textes écrits et la prise en compte de l'autonomie de leur fille ?

Tout ça pour vous dire que ce n'est pas simple car j'ai l'impression d'avoir absorbé tout le stress et l'inquiétude des parents. A rajouter a cela que j'avais passé une journée pas top à cause notamment d'un problème que l'on n'arrive pas à résoudre dans la classe : le niveau sonore. Je sais que je suis dans une classe qui résonne mais je ne veux pas m'arrêter à ce problème. Pour éviter trop de bruit on commence la journée par faire des corrections et du travail individuel. L'ambiance est plutôt bonne à ce moment là mais ça ne dure pas. Du coup des élèves se plaignent car ils ont du mal à se concentrer. Ce problème a été soulevé a plusieurs reprises en réunion. J'essaye de faire en sorte que ce soit les élèves qui trouvent des solutions mais ça ne marche pas vraiment ! Si quelqu'un a des

Prologue

propositions, des idées pour réguler le niveau sonore... je suis preneur !

Oulala ! Je vois que j'arrive au bout de la page et qu'il est 4h47 ! Je ne vais peut-être pas vous ennuyer plus car la gestion sonore de la classe est un autre vaste sujet... ! »

Cyriaque

Un peu plus tard

« (...) J'ai parlé avec une maman vendredi soir (et oui, encore). Elle était inquiète par rapport à Pidapi. Mais elle m'a dit : *« Je me fiche de la méthode, je veux juste que ma fille y arrive comme si elle était dans n'importe quelle classe. Ici, il y a des réussites, des ceintures, mais c'est peu parlant pour nous. Vous dites ceinture bleue partout = elle suivra au collège. Ok, mais là, elle en est à la jaune/orange. Comment puis-je être assurée qu'elle aura ces ceintures bleues voir marron, même noires partout fin CM2 ? »*

Encore une fois, je comprends l'inquiétude de la maman. Je l'écoute,... mais que puis je dire de plus que *« ne vous inquiétez pas. Justement, ça lui laisse trois ans pour parvenir à la ceinture "au moins" bleue. Elle a la chance d'avoir ce délai, ça lui laisse plus de temps »* Mais elle me répondait sans arrêt : *« je sais pas... je sais pas... que vous dire ?.. Je sais pas »*. Bref, pas agressive du tout mais pas convaincue, ...

Bon week-end »

Florian

(...)

« J'ai lu vos échanges, super intéressant. Merci d'ailleurs Cyriaque d'avoir lancé le sujet, quand j'ai vu l'intitulé hier ça m'a fait du bien, j'étais moi aussi en pleine prise de tête (on aurait pu s'appeler dans la nuit vendredi !) suite à un truc désagréable avec une famille...

Prologue

Moi ce que j'aimerais c'est être moins touchée par les remarques négatives de certains parents, prendre du recul, les entendre et les laisser à la bonne place dans ma tête. Chez moi ça prend beaucoup trop de place encore ! J'ai bien évolué déjà je crois mais franchement je ne suis toujours pas sereine et j'en ai marre de ça !...

D'autant que je suis bien consciente que notre attitude génère ou non des attitudes chez les parents, mieux on est dans ses baskets plus on est peinarde et ouverte à la discussion, l'évolution. Faut peut-être que je me rachète des pompes ! »

Emilie

Il s'en suit une série d'échanges sur « comment expliquer aux parents »

« Intéressant et pertinents ces argumentaires.

Malheureusement, ils ne suffisent pas toujours à éteindre le feu et génèrent parfois des effets indésirables...

J'en ai fait l'expérience... Loin de moi l'idée d'en tirer une généralité mais si cela peut alimenter la réflexion ;-)

Il y a quelques années, les changements que j'avais introduits dans ma classe, dans l'école ont inquiété les familles très rapidement.

Leur enfant rentrait chez eux content de sa journée : ce qui est déstabilisant pour beaucoup de parents convaincus que l'on apprend dans la douleur ;-)

La libre-circulation était ressentie par les parents comme un temps où les enfants faisaient ce qu'ils voulaient, quand ils voulaient et n'étaient pas toujours sous l'œil de l'institut donc en insécurité.

Les plans de travail et l'avancement au rythme de chacun étaient reçus comme inégalitaires, injustes et néfastes pour les enfants en difficultés...

Face à ces incompréhensions, les réunions de rentrée et entretiens individuels ont été des temps d'explications importants (aussi bien

Prologue

d'ailleurs pour les parents inquiets que pour moi car ils m'ont permis de clarifier mes idées et d'explicitier la cohérence dans les outils mis en place).

Les parents ont alors vu que je connaissais bien mon sujet, que j'avais nombre d'arguments et d'explications à apporter à leurs inquiétudes... Ce qui aurait normalement dû les rassurer les a, au contraire, effrayés !

Ils arrivaient à m'entendre mais affirmaient que ce que je proposais n'était pas adapté à leur enfant ou pas réaliste (un peu comme quand le Front de Gauche déroule son programme : beaucoup partagent les idées mais peu sont prêts à leur permettre d'être mises en œuvre...). Mon engagement politique et syndical ne m'a certainement pas aidé non plus dans ce milieu rural très à droite ! Mon fonctionnement était en opposition avec leurs représentations et la manière d'éduquer leurs enfants.

Au lieu d'accepter cette différence ou d'éventuellement remettre en cause leurs certitudes, leur inquiétude s'est transformée en agressivité, volonté de me nuire... Il est devenu pour eux complètement inutile de me rencontrer pour échanger : j'avais réponse à tout.

C'est ainsi que j'ai gagné en tranquillité apparente (plus un mot, question ou inquiétude des familles lors de mes rencontres) mais j'ai été discrédité par la rumeur contre laquelle je n'ai rien pu faire car tellement infondée et détachée du réel...

Je connaissais les points faibles de mes pratiques et savais que certains pouvaient être mis à jour mais ce ne sont jamais ceux-ci qui ont émergé de la rumeur. Non, que des trucs insensés : les enfants sont debout sur les tables, à l'école les enfants font ce qu'ils veulent, rien n'est fait pour les enfants en difficulté...

Ne voulant pas y laisser ma santé mentale et étant convaincu de l'impasse dans laquelle je me trouvais (on ne peut pas avancer contre les familles), j'ai lâché la plupart des outils et pratiques (tout en gardant, je l'espère l'esprit et les finalités).

Je ne regrette pas ce choix aussi bien sur le plan personnel, que vis à vis des mêmes et familles qui étaient en insécurité non pas par

Prologue

mes actes mais par ce que la rumeur en disait ! A voir maintenant comment je rebondirai et reviendrai à la charge...

Tout ça pour dire, qu'avec un peu de recul, je pense que j'ai eu tort de croire qu'expliquer, justifier mes pratiques suffirait à ce qu'elles soient comprises et acceptées.

Je pense que j'ai eu tort d'afficher autant de chiffres, études, arguments car un fossé s'est creusé entre les familles et moi. Mes convictions, mon militantisme, mon investissement leur ont fait peur.

A refaire, j'irai beaucoup plus doucement et en expliquant le moins possible aux familles... pour qu'elles comprennent mieux. »

Fred

Ce sont des dizaines de messages qui sont échangés quotidiennement et dans lesquels ces enseignants en pédagogie active tentent, entre autres, de trouver des solutions acceptables par les deux parties... au problème des parents.

Ce que vous ne savez pas

La principale difficulté à laquelle se sont heurtés et se heurtent toujours les enseignants qui se sont engagés et s'engagent encore hors des entiers battus et rebattus, ce ne sont pas les enfants, ce ne sont même pas les inspecteurs, c'est vous, parents !

Vous devez vous douter que si depuis près d'un siècle des enseignants ont consacré leur temps, leur énergie, leurs loisirs, souvent leurs deniers et toujours leur tranquillité de fonctionnaire, à modifier leurs pratiques, ce n'est pas parce qu'ils étaient de dangereux révolutionnaires, de doux rêveurs, des adultes inconscients et masochistes. C'est bien parce que de tout temps chacun pouvait constater que

- malheureusement tous les enfants n'apprenaient pas bien ;
- malheureusement les notions, les « savoirs » que l'on pensait acquis par les divers contrôles et interrogations s'avéraient pour beaucoup volatiles, incertains, peu reliés à la réalité de la vie. Qui n'a pas dit ou entendu dire « *Une fois le bac passé et réussi, j'ai presque tout oublié et serais bien incapable de le repasser !* »

Autrefois cela n'avait pas une très grande importance. Une infime minorité allait au cours complémentaire parmi laquelle une minorité encore plus infime poursuivait des études. Les autres dès 14 ans, avec le certificat d'études en poche ou sans le certificat d'études, reentraient en apprentissage, allaient travailler la terre ou à l'usine ou reprenaient le commerce familial. Peu importait qu'ils sachent bien lire et écrire, peu importait qu'ils soient très savants et même il valait mieux qu'ils ne soient pas trop savants.

Aujourd'hui ce n'est plus le cas et l'échec scolaire, qui ne turlupinait personne puisqu'il était admis comme normal et n'avait pas grande conséquences en dehors de laisser chacun dans sa condition sociale, devient le problème majeur de chaque parent en même temps que celui de toute une société. Aujourd'hui aussi, des études internationales nous font découvrir que, contre toutes nos croyances, les élèves issus de notre système éducatif et nos méthodes

d'enseignement sont loin d'être aussi « bons » qu'on le pensait. C'est un choc !

Ah ! Autrefois ! « *Au moins on savait lire, écrire sans fautes avec les méthodes traditionnelles !* » Vous le dites et de doctes experts médiatiques vous le ressassent. Enfin, ceux qui le disent sont ceux qui ont pu tirer leur épingle du jeu, les autres se taisent, et pour cause. D'ailleurs, depuis que l'école existe, chaque décennie des cris s'élevaient pour dénoncer « *le niveau qui baisse* ». C'est bien connu, notre mémoire idéalise ses souvenirs, élimine ceux qui dérangent, c'est aussi le fonctionnement normal du cerveau ainsi que nous l'apprennent les travaux des scientifiques. Et l'on brandit le fameux certificat d'études et ses résultats. Tous les vieux instituteurs qui comme moi ont fait passer et corrigé le « certif » (comme les poilus de 14-18, nous aurons bientôt disparu !) peuvent vous dire :

- que bien souvent tous les élèves n'étaient pas présentés à l'épreuve fatidique vu que la notoriété locale et la carrière de l'instituteur dépendaient du taux de réussite de ceux présentés au « certif » ;

- que parfois des élèves qui auraient pu passer avant le concours d'entrée en 6ème et aller au cours complémentaire étaient conservés précieusement pour avoir un « premier prix du canton » ;

- que pendant l'épreuve il était courant d'aider un peu ceux en difficulté dans une complicité discrètement... humaine : « *Je dicte : il y a moins d'enfants. Moins. Moinsss !* » ;

- qu'à la correction, quand les résultats s'avéraient catastrophiques pour les statistiques qui allaient être publiées, des coups de pouce étaient donnés aux barèmes. Cela arrivait très fréquemment pour la pose de la fameuse règle de trois lorsque le problème d'où il fallait faire surgir l'ultime question ne ressemblait pas tout à fait aux dizaines sorties des « annales » qui avaient été répétées et répétées dans les classes pendant un an¹.

¹ Au cours d'une émission de télévision, le ministre de l'Education Nationale, Luc Chatel, qui exigeait le retour de l'apprentissage de la règle de trois à l'école primaire, s'est trouvé publiquement dans l'impossibilité de l'appliquer dans le problème que lui posait une journaliste !

On vous dit que les malheurs de l'école proviennent de ces dangereux et inconscients pédagogues qui auraient envahi et noyauté le système éducatif. On peut estimer à un pour mille le nombre d'enseignants pratiquant des pédagogies différentes. Les parents qui cherchent désespérément une école publique les appliquant et ne la trouvant pas en savent quelque chose. Rien n'a vraiment changé depuis que l'école existe. C'est d'ailleurs pour cela que vous vous y retrouvez si bien. Bien sûr les manuels scolaires ont pris un peu de couleur. Les programmes ont été peut-être modifiés moult fois. A chaque changement il y a un peu plus de ceci, un peu moins de cela sans que cela n'améliore quoi que ce soit. Il y a toujours les leçons, les exercices, les contrôles, les notes, les horaires, les emplois du temps, les punitions. On change les jours de vacances, on a déplacé le jeudi au mercredi, on a supprimé le samedi, on remet le samedi...

On a bien essayé à plusieurs reprises d'effectuer de sérieuses transformations qui auraient pu troubler. Les fameuses « maths modernes » qui étaient surtout une autre façon de concevoir l'apprentissage des mathématiques, le « tiers-temps pédagogique » et les « disciplines d'éveil » qui donnaient de l'importance aux activités de recherches, artistiques, physiques et qui rompaient un peu les emplois du temps, la « réforme des cycles »... Soit elles ont été vite abandonnées avant d'avoir vraiment été mises en route, soit elles n'ont jamais été appliquées comme la réforme des cycles dont vous n'avez probablement pas vu ce qu'elle avait changé quand votre enfant passe du CE2 au CM1 ou le redouble ! Lorsque récemment j'ai eu l'occasion de m'asseoir au fond d'une classe de collège ou de lycée, c'est avec quelque effroi que je me suis revu, soixante ans auparavant, assis sur mon banc du cours complémentaire ou de l'Ecole Normale d'instituteurs. Rien n'avait changé, sauf les claques, les cheveux arrachés ou les coups de règle sur les doigts fermés, devenus interdits.

Quant aux méthodes de lecture, globales, semi-globales ou syllabiques qui font les beaux jours des polémistes, la première n'a jamais été utilisées quant aux autres ce ne sont que des méthodes avec leurs manuels, leurs héros (Rémi et Colette, Paul et Valérie, Trucmuche et Machinchose), que profs et enfants suivent méticuleusement suivant l'air du temps, les instructions

ministérielles,... sans que ni les unes ni les autres n'aient prouvé quoi que ce soit. Les enfants y apprennent tous de la même façon et lisent tous... plus ou moins mal ! Vous devez d'ailleurs savoir que le problème du syllabique ou du global n'est pas celui des pédagogies différentes qui n'abordent pas l'apprentissage de l'écrire-lire par des manuels (voir annexe).

Alors, accuser les pédagogies nouvelles de tous les maux de l'école relève de la tromperie ou de l'escroquerie intellectuelle.

Je vous entends souvent dire « *Moi, c'est grâce à l'école traditionnelle que je suis devenu ce que je suis* ». Vous avez certainement raison. Dans ce que vous êtes devenu, vous parlez généralement de votre position sociale. Parfois la réussite sociale n'implique pas forcément une réussite de vie ou un épanouissement. Mais pourrait-on entendre le chômeur, l'éboueur dans les rues à trois heures du matin, les caissières des hyper-marchés dans leurs horaires éclatés et leurs gestes répétitifs,... dire « *C'est grâce à l'école que je suis devenu ce que je suis devenu* » ? Ont-ils été tous moins assidus que vous, moins travailleurs, tous moins bons élèves ? Vous devriez dire alors que vous avez eu la chance de tirer votre épingle du jeu... et vous êtes de moins en moins nombreux !

Au lieu de se dire, « *Ils ne sont pas doués, ils ne font pas d'efforts, c'est leur faute, leurs parents sont trop laxistes, c'est la télé, on n'a pas assez de moyens, c'est la société ... on n'y peut rien !* », tous ces enseignants que vous mettez involontairement en difficulté ont refusé cette fatalité. Mais bien sûr lorsqu'un problème n'a pas pu trouver sa solution pendant des décennies, c'est qu'il faut aborder ce problème autrement. C'est ce qui vous trouble puisque vous ne vous y retrouvez pas. C'est ce qui inquiète aussi puisque dans les autres écoles on continue comme avant. Vous pouvez vous dire aussi que ces enseignants vont à l'aventure.

Vous ignorez probablement que ces « méthodes » qui vous paraissent nouvelles sont nées il y a plus d'un siècle. Savez-vous que pendant tout ce temps des centaines d'instituteurs et de professeurs n'ont jamais cessé d'échanger, de se rencontrer pour confronter leurs pratiques, vérifier leur efficacité, les améliorer, les faire évoluer, concevoir des outils pédagogiques, créer des réseaux de classes, créer des réseaux d'enseignants qui dépassent nos

frontières... Ce que vous prenez pour de l'innovation s'appuie en réalité sur cette très longue et très patiente expérience de femmes et d'hommes qui n'étaient en rien des illuminés. C'est bien parce que les enfants qui leur étaient confiés réussissaient leur vie qu'ils trouvaient l'énergie et la passion de continuer malgré les obstacles semés sur leur route par l'Institution qui, s'est bien connu, n'aime pas être bousculée... et parfois par vous !

Vous ne savez probablement pas qu'aujourd'hui encore ces enseignants qui vous inquiètent échangent quotidiennement par internet après la classe (parfois la nuit, souvent le WE !) avec d'autres collègues. Ils y exposent les difficultés rencontrées dans la journée, d'autres expliquent comment ils les ont solutionnées, indiquent les écueils à éviter, proposent un outil pédagogique qu'ils ont créé et expérimenté, etc. C'est tous les jours qu'ils évaluent ainsi leurs actions pédagogiques en même temps qu'ils les sécurisent. Et comme leurs prédécesseurs, ils occupent une grande partie de leurs vacances à se rencontrer pour approfondir leurs façons de faire. Vous voyez que nous sommes bien loin des inconscients dont souvent ils sont taxés. Au contraire, ce sont vraiment des professionnels... qui d'ailleurs sont bien obligés de s'occuper eux-mêmes et entre eux de leur formation puisque de notoriété publique la formation des enseignants par l'Etat est réduite à peu de choses.

Il faut aussi que vous sachiez que tous les travaux des scientifiques des deux ou trois dernière décennies sur le fonctionnement du cerveau, sur les processus des apprentissages (tâtonnement expérimental), ce qu'on appelle les sciences cognitives, les sciences psychologiques, les sciences neurobiologiques, corroborent tous ces nouvelles approches de l'école qui ont été longuement et empiriquement conçues par des enseignants.

Vous craignez pour le devenir de vos enfants dans ces classes ? Savez-vous que des personnages très célèbres comme par exemple Larry Page et Sergey Brin, les fondateurs de Google, Jackie Kennedy, Gabriel Garcia Marquez, prix Nobel de littérature, les Princes William et Harry de la famille d'Angleterre, Bill et Hillary Clinton,... ont fait leur scolarité ou mettent leurs enfants dans une école différente ? Bien sûr, c'étaient des écoles privées ce qui est bien plus facile pour leurs enseignants qui n'avaient pas à

convaincre. La grande originalité et le grand courage des enseignants français du mouvement Freinet, des pédagogies actives, c'est qu'ils ont agi et qu'ils agissent dans l'école publique. Ils ne veulent pas que seuls des enfants de privilégiés en soient les bénéficiaires. Les grands précurseurs comme Célestin Freinet en France, Paolo Freire au Brésil, Francisco Ferrer en Espagne, Decroly en Belgique, John Dewey aux Etats-Unis,... voulaient faire « l'école du peuple ».

Vous me direz, « *mais alors pourquoi ces nouvelles façons de faire l'école ne se sont-elles pas généralisées ?* » et vous pouvez légitimement penser que c'est parce qu'elles ne sont pas si efficaces que cela.

En réalité l'Education Nationale, malgré sa manie de l'évaluation, n'a jamais cherché à évaluer les résultats et les effets de l'infime minorité de classes ou d'écoles fonctionnant en pédagogie différente. Cela n'a été fait que deux fois. Assez récemment, c'est l'université de Lille qui pendant cinq ans a observé, évalué les résultats de l'école Freinet de Mons en Barœul (59). Ses conclusions sont sans appel : Réduction très importante de l'échec scolaire, élimination de la violence ! Le rapport comme tant d'autres dérangeants a disparu dans un tiroir si ce n'est dans une corbeille à papier. Un peu auparavant (1992), cela avait été les travaux de la direction de l'évaluation et de la prospective du ministère lui-même qui démontraient que les résultats des classes uniques étaient supérieurs à la moyenne nationale. Le multi-âge ayant la particularité d'obliger à des méthodes plus ou moins différentes. Evidemment cette étude n'a pas empêché l'Education nationale de poursuivre imperturbablement l'éradication des classes uniques, et ce malgré la résistance des parents dont on peut quand même penser qu'ils n'étaient ni inconscients, ni irresponsables.

Il y a aussi les témoignages d'anciens élèves et de leurs parents ayant vécu une scolarité partielle ou complète dans une école ou une classe différente. L'exemple de la classe unique publique de Moussac dans la Vienne ayant résisté et perduré pendant trente-cinq ans avec des méthodes qui vous auraient probablement fait dresser les cheveux : sans cahiers, sans leçons, sans programme, sans évaluation, sans emploi du temps, ouverte en permanence aux

parents et au village,... Si ses enfants n'avaient pas suivi et fait leur études et leur vie au moins aussi bien que les autres, leurs parents, aussi soucieux de leur devenir que vous, ne les y auraient jamais laissés ! Et il y a eu quelques autres classes uniques aussi déstabilisantes que celle-ci, défendues ainsi que leurs instituteurs becs et ongles par la totalité des parents. Il y a, par ci par là des classes en pédagogie Freinet, il y a même aussi quelques rares collèges comme celui de Clithène à Bordeaux ou celui d'Anne Frank au Mans ou encore le lycée autogéré de Paris qui fonctionnent de façon tout à fait différente et surprenante à la satisfaction de tous et, cerise sur le gâteau, obtiennent des résultats qui sont remarquables.

Mais ces témoignages sont dispersés et même lorsqu'ils ont fait l'objet parfois d'un reportage, ils sont cantonnés dans l'anecdote, considérés comme des exceptions.

Il faut aussi comprendre que tenir compte de tout cela bouleverserait de fond en comble tout le système éducatif. C'est une énorme machine qu'un ancien ministre appelait « le mammoth ». C'est surtout une immense chaîne industrielle conçue sur le modèle du taylorisme. Tout est découpé : le programme, les matières, les âges, l'année, les horaires, les salles de classes, les rangées de bureaux... Si les enfants que vous envoyez à l'école ne sont pas conformes à ce que l'on attend d'eux dans le maillon de la chaîne où ils doivent se retrouver, c'est la chaîne qui se grippe, qui n'arrive plus à fonctionner. L'échec scolaire est surtout ennuyeux pour la machine scolaire.

Il est vrai aussi que les enfants qui ont pu être dans des écoles différentes sont reconnus comme plus autonomes, prenant plus facilement la parole, des initiatives, pouvant discuter les décisions qui les concernent... bref, ce que l'on demande à un citoyen responsable mais peut-être un peu moins... mouton. Je ne veux pas croire que ceci inquiète nos dirigeants et vous inquiète aussi.

Parce qu'il y a une question que l'on évite soigneusement et qui pourtant est présente dans beaucoup d'esprits : l'école est-elle idéologique ? A son origine, oui !

En 1833, GUIZOT écrivait : *« l'instruction primaire universelle est désormais en effet une des garanties de l'ordre et de la stabilité*

sociale » Les discours de l'époque, aussi bien ecclésiastiques que médicaux, soulignent les dangers courus par le jeune enfant, dans la rue comme dans sa famille, lieux de vice et perte. Le but éducatif est ouvertement de catéchiser les petits par le biais d'une instruction élémentaire et par l'apprentissage de l'obéissance.

Mais pour notre Jules FERRY aussi ! L'école s'inscrivait aussi dans la lutte idéologique entre la République et l'Église. Il affirmait que « *seul l'État a le droit d'éduquer* » et Paul BERT, ministre de l'Instruction publique, proclamait qu'il faut « *une pensée unique, une foi commune pour un peuple* ». On surnommait les instituteurs les « hussards noirs de la république » qui devaient contrecarrer l'influence des curés.

Est-ce à dire qu'aujourd'hui il y a encore des arrière-pensées idéologiques chez ceux qui dirigent le système éducatif et l'école publique ? Je ne m'avancerais pas dans ce qui serait une polémique mais il est certain que les enjeux pour l'État sont d'abord d'ordre économique, même si l'économie peut aussi être idéologique. Ce qui est certain, c'est que la préoccupation de l'État n'est pas VOTRE enfant.

Par contre c'est la préoccupation de l'immense majorité des enseignants. Leurs seuls problèmes professionnels, ce sont les apprentissages. Que les enfants arrivent à l'âge adulte armés des savoirs, des savoir-faire leur permettant de comprendre, de vivre et d'agir dans le monde que l'on appelle société. Mais, suivant l'approche qui est faite des apprentissages, il y a des conséquences d'ordre sociologique.

L'approche traditionnelle qui date de l'origine de l'école² considère que les connaissances jugées utiles par l'État doivent être découpées en tranches dans un programme et distribuées grosso-modo de la même façon à chaque classe d'âge. Ceci demande aux enfants d'exécuter simultanément et passivement ce qu'impose le professeur. Ils doivent se plier aux règles, aux horaires édictés par l'institution. Ces règles sont essentiellement composées d'interdits. Ils ne sont donc pratiquement jamais autonomes. « *Tu dois*

² On peut même faire remonter le modèle de l'école traditionnelle au *ratio studiorum* des jésuites qui date du XVI^{ème} siècle (1586).

apprendre à obéir ». Il s'agit de satisfaire le maître et, par voie de conséquence, les parents. Ce qui pose d'ailleurs le plus gros problème pédagogique aux enseignants traditionnels, celui de la motivation. On appelle cela la socialisation.

C'est parce que cette approche ne permettait pas à tous les enfants d'entrer dans les apprentissages qu'est née une autre approche que l'on peut résumer sous l'expression « pédagogies actives ». C'est dans cette approche que se situent les enseignants s'exprimant dans le prologue. Il est fait appel à l'activité des enfants qui en sont beaucoup plus la source, une partie des apprentissages s'effectuant dans la réalisation de leurs projets³. Comme cette activité doit s'inscrire parmi l'activité de tous, cela nécessite que le groupe instaure ses règles. C'est lui qui doit les produire. Ces règles doivent rendre possible l'activité individuelle et autonome et non pas l'empêcher comme dans l'approche précédente. La classe doit s'organiser et les enfants doivent participer à cette organisation. Ils le font d'autant plus volontiers que cela leur est nécessaire s'ils veulent vivre pleinement leur activité. Ce n'est plus la satisfaction d'un maître qui est visée mais l'intérêt de chacun qui ne peut se réaliser que dans l'intérêt collectif. Les enfants apprennent en le vivant que dans toute société chacun est interdépendant des autres. C'est une autre forme de socialisation.

Ne croyez pas que c'est plus facile pour les enfants et les professeurs. Il est plus facile de n'avoir qu'à exécuter ce qu'on vous demande sans avoir à prendre d'initiative. Dans la seconde approche, l'enfant est bien loin d'y être « roi » et on lui en demande justement bien plus. Au lieu d'avoir à contester l'autorité du maître, il y a au contraire recours parce que l'autorité est alors celle qui aide. C'est lorsque l'on a besoin d'une autorité qu'on la respecte. Il a toujours été constaté une diminution spectaculaire de la violence dans les écoles en pédagogie active que l'on appelle aussi pédagogie coopérative.

³ Il est évident que l'enseignant, dans cette approche, a la même importance que dans l'approche traditionnelle. Dans l'orientation des projets, leur déroulement, leur exploitation pédagogique, leur contrôle, l'organisation, etc. Il est absurde d'imaginer que les enfants n'y font que ce qu'ils veulent.

En ce qui concerne les pédagogues, les approches éducatives n'ont donc rien à voir avec une idéologie et rien n'est né de 1968 ou de dangereux gauchistes comme on se plaît à le dire (les gauchistes n'avaient d'ailleurs pas beaucoup d'idées pédagogiques !). Mais, en cherchant comment favoriser la construction de tous les apprentissages au plus loin pour chacun et en cherchant à en donner les conditions, on aboutit à une forme de socialisation bien différente.

Pour généraliser une autre approche de l'école, il faudrait que tout le monde bouleverse ses croyances, ses habitudes, parfois pour quelques-uns un certain confort. Et puis aussi, tant que ce n'est pas fait et devenu normal, cela demande un très grand investissement des enseignants, même s'ils profitent de toute l'expérience accumulée par leurs prédécesseurs. Il n'est pas évident de demander et d'accepter un tel investissement dans une profession reconnue comme moins rémunérée qu'ailleurs en Europe.

Il faudrait aussi que les politiques décideurs bravent l'opinion publique, c'est-à-dire vous qui êtes aussi leurs électeurs. Même sans douter de leur bonne foi ni douter de la vôtre, nous avons tous été formatés par l'école traditionnelle, les politiques les décideurs et disons les privilégiés en ayant bénéficié plus que les autres. Il est toujours humainement difficile de se débarrasser de ses représentations. C'est bien à quoi vous êtes confrontés quand vos enfants, à l'école, ne font plus comme vous avez fait, ne font pas comme les autres.

Cependant je vous comprends.

Cependant je vous comprends...

Je vous comprends d'autant mieux qu'après avoir fait une carrière d'instituteur, je suis maintenant encore parent d'élève, donc complètement de l'autre côté de la barrière, c'est-à-dire avec vous. Mais je ne me considère pas comme le parent d'un élève : mon enfant n'est pas mon élève ! S'il est élève, il est celui de ses profs. Ce qui est déjà inquiétant de voir des enfants transformés en objets indifférenciés, des élèves, pendant la plus grande partie de leur vie d'enfant et d'adolescent. Même les ministres ne parlent pas d'enfants. Un élève, c'est neutre, cela se place et se déplace, cela peut se transformer en chiffres de statistiques, cela peut s'évaluer, on peut même se demander ce qu'on va bien pouvoir en faire : dans l'économie ; quand il n'est pas conforme à la norme ; quand il ne rentre pas dans une case prévue ou qu'on l'a placé dans la mauvaise case ; on peut essayer de remédier à ses défauts de fabrication... ou le mettre à la casse. Peut-être que si nous cessions de les appeler « élèves » pourrions-nous parler différemment de l'école. En tout cas, je n'ai pas, nous n'avons pas procréé des élèves.

Simplifions la définition de l'éducation à ceci : un ensemble d'actions, de comportements, de dispositifs, d'espaces permettant la transformation d'un enfant en un adulte autonome, c'est-à-dire à sa séparation de la famille. Avant sa naissance, mère et enfant sont dans un état fusionnel. Le fœtus fait partie de la mère. Puis, enfant, il va être partie de sa famille, il en est dépendant. Sa dépendance va changer, peu à peu il va rentrer dans d'autres interdépendances, jusqu'à qu'il se soit détaché de ses parents, tout au moins sur le plan matériel.

Mais, à l'école, il est encore partie de nous et nous sommes encore partie de lui sur le plan affectif. Vous avez probablement eu comme moi ce sentiment : lorsqu'il est réprimandé, puni, ou lorsqu'il a reçu un coup de poing dans la cour de récréation, c'est souvent comme si nous étions touchés nous-mêmes, nous le ressentons dans notre propre chair. A l'inverse, ses réussites sont aussi un peu les nôtres.

Parfois même nous exagérons en voulant réussir par son intermédiaire (en faire le tennisman qu'on aurait voulu être !).

Et puis ce n'est pas l'école qui prend la responsabilité de son devenir. C'est toujours nous, et ce quoi qu'elle fasse. Ce n'est pas l'école qui va s'inquiéter, s'angoisser, c'est nous.

Rajoutons aussi que nous avons des convictions, des opinions, qui guident notre façon d'être et d'agir vis-à-vis de nos enfants. Si nous pensons qu'une bonne éducation doit être spartiate et autoritaire, la moindre organisation coopérative nous paraîtra laxiste et nous heurtera. Si au contraire nous sommes pour une éducation laissant plus de liberté et de responsabilité aux enfants, nous pourrions difficilement supporter qu'ils soient condamnés à rester assis à écouter et exécuter.

Tout ceci est normal et légitime. Nous ne pouvons donc pas rester indifférents à ce qui se passe dans l'école. Et il y a de moins en moins de parents qui restent indifférents.

Lorsque l'on dit que les parents sont aujourd'hui démissionnaires, c'est évidemment une contre-vérité. Jamais dans notre histoire les parents ne se sont autant préoccupés de leurs enfants. Mais l'accusation vise autre chose : il est surtout reproché aux parents de ne pas « fournir » à l'école les enfants dont elle a besoin pour fonctionner telle elle est. Il n'y a plus d'autorité à l'école ? C'est la faute aux parents. Les enfants ne travaillent pas suffisamment puisqu'ils sont en échec ? C'est la faute aux parents. Vous avez sûrement entendu dire et vous l'avez peut-être dit « *Moi, quand je recevais une claque à l'école j'en recevais deux autres à la maison !* ». C'était cela le principal apport parental à l'école. On demande aux parents d'être des auxiliaires de l'école en difficulté, mais des auxiliaires inconditionnels. C'est un peu comme si l'école sous-traitait aux parents ce qu'elle n'arrive pas à faire (exemple des devoirs).

Mais, face à tout cela, nous sommes impuissants.

La première impuissance c'est l'obligation de nous séparer quotidiennement de nos enfants en les « déposant » là où l'État l'a décidé, à l'âge qu'il l'a décidé. Bien sûr que nous avons conscience de la nécessité de l'école pour eux et leur devenir. Mais nous

n'avons pas le choix. Les plus malins ou les plus privilégiés d'entre nous pourront se débrouiller pour que leurs enfants aillent ailleurs. Ce qui est le plus souvent choisi, ce n'est pas tellement l'approche pédagogique différente, c'est plutôt le public scolaire que l'on juge plus favorable pour nos enfants (par exemple la fuite des écoles de banlieue) et qui explique d'ailleurs la notoriété et les résultats qui n'ont pas grand-chose à voir avec la pédagogie de ces écoles. Mais êtes-vous sûr que d'avoir le choix dans la même école ou dans le même secteur entre deux approches différentes de l'école vous satisferait ? Parce qu'alors il faudrait que vous assumiez ce choix et les risques qui vont avec, c'est-à-dire que ce serait vous qui prendriez ces risques et du coup assumeriez ainsi une coresponsabilité. Une maman qui avait le choix entre ma classe unique et l'école traditionnelle du chef-lieu de canton me disait un jour : « *Je sens bien que mon fils s'épanouirait dans votre école. Mais est-ce qu'il y réussira ? A l'école du chef lieu c'est certainement moins bien, mais c'est moins bien pour tout le monde !* ». En somme, l'égalité des malchances. Cette maman a laissé son fils dans ma classe unique, elle s'est rassérénée peu à peu, beaucoup aidée par les anciens parents d'élèves, mais le choix avait été difficile parce qu'il est toujours lié à une incertitude (« *Ai-je fait le bon choix ?* ») et c'est compréhensible. Il a souvent été constaté que lorsqu'un parent veut changer son enfant d'école, il essaie d'entraîner d'autres parents dans ce changement ou d'entraîner d'autres parents pour faire partir l'instituteur. Beaucoup de « cabales » qui ont défrayé les chroniques locales ont ce phénomène comme origine : ne pas être seul à prendre ce qui est malgré tout un risque.

Il n'empêche qu'il y a une opposition entre la liberté pédagogique reconnue des enseignants et dont ils n'ont à rendre compte qu'à leur administration qui elle-même n'a aucun compte à nous rendre (ni aux élèves), et l'obligation qui nous est faite de leur laisser nos enfants sans ne pouvoir rien dire.

D'autre part l'espace de l'école nous est interdit. Cela peut être terrible d'être dans l'ignorance presque absolue de ce qui s'y passe, de ce qu'y font nos enfants, de ce qu'on leur fait faire, de leurs comportements, des comportements des adultes qui ont un pouvoir absolu sur eux... ce pouvoir que l'on n'a plus mais que d'autres, inconnus, ont à notre place sans que nous les ayons choisis.

A la question le soir « *Qu'as-tu fait à l'école aujourd'hui ?* » nous n'avons souvent qu'une réponse embarrassée quand on en a une. Si on demande « *Qu'y as-tu fait d'intéressant ?* » la réponse est souvent laconique « *Rien de spécial !* ». Un trou noir dans la vie de notre progéniture. On se rabat alors sur les devoirs qui ne racontent pourtant pas grand-chose. A l'école, nos enfants ne finissent plus que par être de bonnes ou de mauvaises notes, c'est à peu près tout ce que nous en savons.

« *Il faut que les parents retrouvent la confiance en l'école* », cela ressemble beaucoup à « *Il faut retrouver la confiance dans le marché !* ». Comme pour les marchés financiers, cette confiance tiendrait beaucoup aux chiffres produits : résultats chiffrés de la Bourse, résultats chiffrés d'évaluations scolaires. Comme pour les résultats des comptes d'entreprises du CAC 40, cela incite d'ailleurs à manipuler quelque peu les chiffres, puisque la confiance nécessaire en dépend. Et, comme pour la Bourse, quelle réalité recouvrent ces chiffres ? Cette confiance recherchée, c'est surtout l'acceptation inconditionnelle, plus ou moins aveugle ou plus ou moins hasardeuse. Un tirage au sort : avec un peu de chance, il est tombé sur un bon prof, tout au moins un prof qui nous convient.

La confiance est un sentiment. Il s'acquiert mais ne se décrète pas. Bien sûr qu'il est indispensable qu'il y ait une confiance réciproque entre ceux qui confient leur enfant et ceux qui s'en occupent. Mais cette confiance ne peut pas s'acquérir dans l'ignorance de l'action des seconds. Elle est d'autant plus difficile que ceux qui vont s'en occuper nous sont imposés et, que nous ayons confiance ou non, il faudra leur laisser nos enfants. Ceci explique que bien souvent nous soyons d'entrée quelque peu... méfiants, réticents, voire soupçonneux. Lorsque nous attendons quotidiennement devant les grilles fermées que celles-ci s'ouvrent pour récupérer notre progéniture sur le trottoir, ce n'est pas fait pour nous rassurer. Vigie-pirate a bon dos et c'est bien par habitude qu'on ne fait pas le rapport avec... les prisons. Nous n'oserions d'ailleurs pas le dire... et puis nous y sommes passés, « *nous n'en sommes pas morts !* ». Certes ! Mais quand même...

Dans ce qui est bien un ghetto, même si le mot est fort, le pouvoir est vraiment absolu. Il arrive souvent que nous soyons choqués, par

un comportement, une injustice, une absurdité. Rien ne nous empêche officiellement de le dire. On nous le dit : « *Il faut aller dialoguer* ». Oui ! Mais ! Nous ne sommes pas des experts et dans le dialogue nous sommes ou nous nous mettons dans une position d'infériorité. Et nous savons bien que nos remarques si elles prennent allure de contestation, même si elles sont très diplomatiques, entourées de toutes les circonvolutions possibles, ne feront généralement rien changer. Et puis surtout nous subodorons que notre enfant en subira ensuite des mesures de rétorsion plus ou moins insidieuses. D'ailleurs, lorsqu'ils sont plus grands, ce sont eux-mêmes qui nous le disent : « *Papa, ne dit surtout rien parce que c'est moi qui vais prendre encore plus après !* ». Alors nous nous taisons. Je vais vous choquer, mais des pédophiles ont bien pu sévir pendant des années dans l'école, protégés par ses murs, son opacité et le silence.

Le dialogue ! Il faut aller voir les enseignants ! On nous le dit à chaque réunion de rentrée. En général c'est quand cela ne va pas, et nous pouvons même être plus ou moins convoqués. « *Qu'est-ce qu'il a encore fait ?!* », déjà d'entrée nous ne sommes pas très à l'aise pour dialoguer. Il y a un problème, on va donc probablement nous demander de faire quelque chose ou nous allons découvrir que nous ne faisons pas tout ce qu'il faut. Ce n'est pas toujours le cas, beaucoup d'enseignants cherchent à faire un dialogue amical, constructif, mais instinctivement nous nous méfions.

Et puis il a fallu trouver le moment pour se rendre à l'école : le code du travail n'oblige pas encore les patrons à nous libérer quelques heures pour nous rendre à un rendez-vous scolaire à 16H30, parce que les enseignants, eux, ne resteront pas à vous attendre jusqu'à 18H30 à l'heure de notre sortie du boulot et ils ne reviendront pas le samedi. Les conditions du dialogue ne sont vraiment pas toujours très favorables. Cela peut même devenir grotesque : dans les collèges et les lycées joindre un prof est encore plus difficile, d'ailleurs, à partir de 17 heures, il n'y en a plus un seul dans les lieux et beaucoup sont partis avant suivant les horaires d'emplois du temps qui sont différents chaque jour. Alors une ou deux fois l'an il y a la « réunion parents-profs ». Nous nous retrouvons un soir à plusieurs centaines à faire la queue dans des couloirs en attendant notre tour. Quand enfin il arrive, que peut faire d'autre le prof que de

retrouver rapidement dans ses fiches le nom de notre progéniture, nous indiquer ses notes assorties d'un commentaire qu'il lui faut souvent rapidement improviser ou retrouver dans sa mémoire parmi les une ou deux centaines d'élèves à qui il a affaire, quand nous sommes le cinquantième ou plus qu'il voit dans la soirée... et qu'il est déjà 22 ou 23 heures. Ceci en cinq minutes parce qu'il y a les autres parents qui attendent à la porte. Comment pouvons-nous accepter ces simulacres d'entretiens ? Mais on nous dira, « *Comment faire autrement ?* ». C'est vrai, comment faire autrement dans ces usines à enfants ?

Dans ces dialogues, ce ne sont plus nos enfants qui en sont les sujets mais des « élèves », des objets détachés de nous-mêmes et de notre vie. Des inconnus dont on ne sait que ce que le prof nous en dit. Nous nous trouvons condamnés à approuver et surenchérir alors que notre essence de parent nous inciterait naturellement à défendre ce qui est encore partie de nous-mêmes. Nous devons nous départir de ce qui fait de nous un parent. Le lien affectif et de confiance qui fait que nous avons une autorité acceptée par nos enfants en prend souvent un coup et les relations à la maison en subissent les conséquences, ce qui n'arrange rien.

Et puis nous nous retrouvons dans une classe, certes vide mais un peu comme quand nous y étions nous-mêmes élèves. Un vieil instituteur m'expliquait : « *Quand tu sens qu'un parent va te faire des histoires, tu le fais asseoir à une table et toi tu restes à ton bureau. Tu verras, il n'osera plus la ramener !* ». Parce que si nous ne sommes pas à l'aise quand nous pénétrons dans l'école qui habituellement nous est interdite, les enseignants eux nous craignent. Nous sommes potentiellement des faiseurs d'histoires. Si c'est nous qui demandons à les rencontrer, ils sont aussi plus ou moins inconsciemment en état d'alerte. Moins ils nous voient, mieux cela vaut ! JP BRIGHELLI, le polémiste médiatisé, disait même que les malheurs de l'école dataient du moment où l'on avait laissé les parents y mettre leur nez par le biais de quelques instances (conseils d'école, conseils de classe). « *Chacun à sa place et les vaches seront bien gardées* » dit un vieux dicton. Sauf qu'il ne s'agit pas de garder des vaches !

Laissons-les tranquilles et taisons-nous. Combien de fois n'ai-je entendu « *Vous n'allez pas apprendre son métier au garagiste !* ». Sauf que le garagiste, s'il est un bon garagiste, sait exactement pour telle panne sur tel modèle la seule action qu'il aura à exécuter. Sauf que s'il vous la rend sans qu'elle ne marche, vous ne le payez pas et vous changez de garagiste ! Dans le domaine de la vie, il n'y a plus les mêmes certitudes que dans le domaine de la mécanique. Un bon professionnel devrait au contraire connaître ces incertitudes et nous les dire. C'est ce que fait un bon médecin et nous avons confiance en lui parce que nous reconnaissons alors ses compétences puisqu'il sait ce qu'il ne sait pas mais qu'il sait aussi ce qu'il peut nous faire tenter. Nos rapports alors changeraient. Mais l'accepterions-nous ? On nous reproche de nous comporter en consommateurs mais on nous place aussi dans cette situation et peut-être que nous nous y plaçons nous-mêmes, ce qui est plus facile. D'où aussi les accusations réciproques.

Evidemment, j'exagère. Beaucoup d'enseignants cherchent vraiment à comprendre l'enfant, à nous comprendre. Ils cherchent eux aussi une solution à ce qui devient une problématique dans laquelle il y a un enfant, des enfants, nos enfants, ils peuvent se remettre en cause eux aussi. Mais il faut reconnaître que cela ne leur est pas facile si nous aussi nous ne faisons pas un effort. Ce n'est pas facile non plus puisqu'ils sont les exécutants de la chaîne industrielle scolaire dont je vous ai parlé précédemment.

Il y a bien des instances officielles où nous pouvons nous exprimer, ou plutôt déléguer quelques-uns d'entre nous pour porter notre parole. Les conseils d'école, les conseils de classe. Nous avons d'ailleurs tellement oublié ce qu'était la démocratie, si nous ne l'avons jamais su, et les élections à ces conseils sont tellement devenues une simple formalité que le plus souvent nous ne connaissons même pas ceux qui vont nous représenter ni quelles sont leurs capacités de nous représenter. Lorsque nos délégués font l'effort de nous solliciter avant les conseils, nous ne savons pas trop quoi dire à part quelques vagues récriminations. Et puis, « *à quoi ça sert ?* ». Il est vrai qu'on peut se le demander. Dans les conseils d'école on va surtout se préoccuper des conséquences de l'obligation scolaire : la cantine, les transports, les portes des WC

cassées, la fête de fin d'année où l'on a besoin des parents pour faire des sous...

Dans les conseils de classe, il faut écouter le cas de chaque élève, on peut essayer d'atténuer gentiment un jugement, demander un peu de clémence, se faire un peu l'avocat,... et parler aussi des portes de WC cassées. Mais surtout pas de parler pédagogie. C'est-à-dire de parler ou simplement d'interroger sur ce que l'on fait de nos enfants. « *Nous n'avons pas le droit de parler ici de la pédagogie qui ne regarde que chaque prof* » rétorquait le principal du collège de mon garçon à une maman qui posait une question... sur les devoirs à la maison... qui pourtant la concernait, elle, directement ! A ma connaissance il n'y a pourtant aucun texte qui interdise cela. Dans les conseils d'école il y a bien à voter un règlement et à approuver un projet d'école. Cela devrait se faire sans parler de pédagogie, pratiquement sans parler des enfants ! Il est vrai que beaucoup de directeurs d'école interprètent à leur façon les textes ou se gardent de les porter à la connaissance des parents. Mais, face à eux, nous nous comportons... comme des élèves ! Et même de bons élèves ! Lorsque l'un d'entre nous ose faire une remarque qui déborde le cadre imposé, il subit souvent les regards désapprobateurs de ses propres coreligionnaires. Il trouble la tranquillité... de la classe comme un mauvais élève. Et les mauvais élèves-parents finissent par abandonner.

Nous arrivons à nous imposer ce silence sur ce qui se passe dans les classes jusque dans nos associations de parents d'élèves. Là où nous devrions être complètement libres. Il est interdit de parler politique et de religion, très bien ; mais voilà que l'on ne peut pas y parler non plus de nos enfants... élèves ! Il est vrai que nous nous doutons bien que les uns et les autres nous n'avons pas la même appréciation des profs et de leur pédagogie. Prudemment, nous voulons éviter une foire d'empoigne. Finalement nous ne savons pas discuter et débattre tranquillement sur des sujets cruciaux comme devraient pouvoir le faire des adultes. Il est vrai que nous avons eu peu d'occasions de l'apprendre et peu d'occasions de le pratiquer. Et nous nous contentons de nous préoccuper de ce qui est subalterne et d'organiser un concours de belote ou autre loto pour fournir quelques sous complémentaires à l'école. Certaines associations de parents se dénomment « Sou des écoles » !

Face à l'école nous sommes dans une impuissance, réelle ou supposée, impuissance d'autant plus difficile à supporter qu'il s'agit d'une partie de nous-mêmes. C'est l'impuissance qui fait que certains d'entre nous « pètent les câbles » et vont gifler un prof dans la cour de récré. Ce n'est certes pas excusable, mais c'est explicable.

Il est vrai aussi que nous sommes emprisonnés par nos représentations. Pendant des siècles la terre était plate, on aurait pu pourtant voir les mâts des bateaux s'enfoncer à l'horizon, mais on ne les voyait pas puisque dans nos têtes, la terre... était plate ! Et celui qui le contredisait était menacé du bucher.

Nous avons appris ou croyons avoir appris parce que nous avons été contraints à faire des efforts à l'école. D'ailleurs une des appréciations les plus courantes sur les carnets de notes c'est : « *Efforts insuffisants* », ou « *Ne fait pas d'efforts* », ou « *Il faut travailler plus* »... C'est la seule vision qui nous est offerte de nos enfants. Pourtant, un enfant qui butte sur un apprentissage le fait... « malgré » ses efforts ! On ne lit jamais des appréciations qui pourraient être libellées ainsi « *Malgré mes efforts je n'arrive pas à lui apprendre à lire !* » ou « *Manifestement je ne réussis pas à l'intéresser* ».

C'est l'enfant qui est accusé de paresse, et de ce fait nous nous ressentons nous-mêmes comme accusés.

Au mieux, il est « en difficulté ». Et nous voilà avec un enfant malade, un enfant handicapé. Aujourd'hui, quand on parle de l'école, on ne parle que d'enfants en difficulté. Ils sont sa plaie autant que la nôtre. Nous poussons carrément un soupir de soulagement quand nous apprenons que notre même n'aura pas à aller dans « l'aide personnalisée » après les cours ou que nous n'aurons pas à donner un accord pour qu'il soit suivi par un spécialiste des RASED. Certes l'Education nationale se préoccupe de ces enfants qui l'embarrassent pour tenter de les réintégrer dans... le travail normal. Ce qui n'empêche que leur nombre croît sans cesse. Le problème n'est jamais retourné : et si c'était l'école et ce qu'elle fait faire qui était « en difficulté » et non pas les enfants ? Et si c'était l'école elle-même qui produisait ces difficultés qu'elle s'évertue en suite à

« soigner » ? L'échec scolaire est attribué aux enfants, pourtant l'adjectif « scolaire » se rapporte lui à l'école !

A l'inverse, si l'enfant s'amuse, prend du plaisir dans des activités qui nous paraissent incongrues à l'école, cela nous inquiète, ce n'est pas sérieux, le prof n'est pas sérieux. Pour beaucoup d'entre nous, les « apprentissages fondamentaux » dont on ne cesse de nous rappeler l'importance ne peuvent se réaliser que dans le travail, celui-ci devant ressembler à celui que nous-mêmes sommes contraints d'effectuer pour assurer la survie de la famille,... quand nous avons un travail. Nous nous disons même qu'il doit bien s'habituer à ce qui va l'attendre plus tard. Nous sommes sincères. Nous ne nous rendons pas compte que même lorsqu'il s'amuse, prend du plaisir à faire autre chose que ce à quoi nous sommes habitués, l'enfant fait bien des efforts pour réussir ce qu'il entreprend lui-même, y consacre même une énergie qui devrait nous impressionner. Quand il bricole, quand il essaie de comprendre une BD, quand il dessine en tirant la langue,... et surtout quand il a appris à marcher et à parler, ce que nous avons oublié. Et pourtant l'apprentissage du langage oral est l'apprentissage le plus difficile, le plus complexe qu'il n'aura jamais à faire. Il l'aura fait avec nous, sans que nous ne lui ayons imposé des exercices pénibles. Parents et enseignants devraient toujours avoir en mémoire ceci : « comment les enfants ont appris à parler ? »

Lorsque nos enfants ont ce qui est pour moi la chance d'être dans une école ou une classe où les apprentissages se construisent différemment, il est vrai que cette différence désarçonne : « *Son petit cousin qui a le même âge sait déjà faire des multiplications à deux chiffres !* ». Nous comparons à travers des résultats apparents, les seuls d'ailleurs que l'école produit et nous donne à voir, et que nous traduisons en « retards ». Nous ne pouvons nous interroger, on se garde bien de nous faire interroger sur le fait que ces résultats apparents sont contredits chaque fois que les enfants se trouvent dans les situations d'utiliser les savoirs que l'on pense acquis, ce qui est révélé, années après années, par les fameuses études internationales PISA. Tous ces enfants savaient pourtant faire des multiplications ! On nous parle beaucoup du pourcentage d'enfants qui arrivent sans vraiment savoir lire au collège, des illettrés que l'on découvre quand ils deviennent adultes. Pourtant, à l'école, ils lisaient

bien, tout au moins ils effectuaient bien les exercices de lecture qu'on leur demandait, apparemment ils avaient bien « appris à lire », les évaluations, les « résultats », disaient qu'ils savaient lire !

Nous imaginons que les évaluations ont été concoctées par des experts. Nous imaginons que toute la hiérarchie de l'Education Nationale est composée d'experts, et nous leur faisons une confiance quelque peu aveugle. Nous allons même jusqu'à dénoncer les enseignants qui ne suivent pas les chemins définis par ces experts, parfois anonymement comme au temps de l'occupation⁴. Or, aucun de ces experts n'a jamais appris à lire ou à compter à personne. Un ministre de l'Education Nationale (et son staff) pourra être indifféremment ministre de l'agriculture ou des anciens combattants. L'Education nationale est la seule entreprise où les contremaîtres (les inspecteurs) n'ont jamais mis « les mains dans le cambouis », jamais fait leurs preuves, mais ils ont tout pouvoir. Je ne veux pas dire qu'ils sont tous stupides, mais cela devrait nous inciter à ne pas prendre pour argent comptant les diverses évaluations identiques à des formulaires administratifs, les divers jugements portés qui varient suivant l'air du temps, les opinions de ceux qui ont un pouvoir de juger, d'évaluer... et de noter.

Mais avons-nous entendu dire à la radio, à la télé, dans les journaux que les apprentissages dont nos enfants auront besoin se construisent autrement que ce que nous avons cru jusqu'à maintenant ? Avons-nous pu entendre des témoignages d'autres enseignants, d'autres parents ayant pu le faire vivre, le vivre et le constater ? Avons-nous entendu parler de Célestin Freinet qui est pourtant connu dans le monde entier ? Avons-nous pu entendre nos ministres, nos dirigeants se poser cette question de « comment on apprend ? » alors même qu'ils affirment que les enfants apprennent de moins en moins bien ? Y en a-t-il été question dans les grands remue-ménages appelés « refondation » ? Lorsque les médias sont bien obligés de révéler que par exemple en Finlande l'école est bien différente et que cela marche, on nous dit « *Oui, mais la Finlande ce*

⁴ Beaucoup d'affaires où des enseignants ont été cloués au pilori et vu leur vie professionnelle et surtout leur vie personnelle gâchée l'ont été à partir de lettres anonymes envoyées à leur hiérarchie (les rumeurs dont parlent les enseignants du prologue). Cette dernière qui craint par-dessus tout les « vagues » en tenant immédiatement compte, contre toute règle éthique.

n'est pas la France, ce n'est pas possible chez nous ! ». Les enfants y seraient-ils différents ?

Et pourtant il y a déjà quelque temps que les scientifiques, les pédagogues commencent à savoir comment on apprend. Ils expliquent que c'est à la fois plus complexe et plus simple qu'on ne l'imagine. Mais cela ne sort pas de petits cercles d'initiés. Il semble que comme autrefois pour la sexualité, cette question soit taboue. Comme pour la religion, nous sommes condamnés à croire ou à ne pas croire et à nous opposer, nous opposer aux enseignants, nous opposer entre nous... et à ne rien faire ensemble. L'école devient une affaire d'idéologie !

Personne n'ose le dire, mais nous sommes aussi fragiles les uns que les autres dans et face à cette école. A qui la faute ? Enseignants et nous parents faisons vraiment ce que nous pouvons. Bien sûr on n'arrête pas de dire « *c'est la société de consommation, qui veut ça !* », « *ce sont les conditions économiques !* ». Allons-nous nous contenter de ce fatalisme facile ? Pouvons-nous rentrer dans une remise en question qui concerne cette fois tout le monde, parents, enseignants, politiques ? Sommes-nous condamnés, les enfants sont-ils condamnés à perpétuité à subir ce qui manifestement ne réussit qu'à peu d'entre eux, à subir l'école que tout le monde voudrait changer... sans vraiment savoir ce qu'il faut changer ?

Parents, mes pairs, je vous comprends mais il faut maintenant ouvrir les yeux.

Alors ?

Alors ?

Soyez citoyens !

Alors il faut d'abord que partout où il y a déjà des enseignants, comme ceux du prologue de ce livre, qui ont entrepris la transformation de leurs pratiques, qui ouvrent leurs classes ou leur école, qui demandent le dialogue avec vous, il faut jouer le jeu. Ils ne vous demandent pas de leur faire une confiance aveugle. Au contraire, ils veulent faire de l'école une véritable entreprise éducative dans laquelle vous êtes de vrais acteurs, avec vos droits de parents, vos droits à la critique constructive, vos droits à exprimer des doutes, vos droits à émettre des idées. Ceci est aussi inusité que leurs pratiques. Il est impossible d'avancer si ce n'est ensemble. Le « ensemble » suppose beaucoup de changements de comportements, mais c'est lui seul qui assure à la fois l'efficacité et la sécurité d'une entreprise. Il s'agit bien d'une aventure dans le sens où l'on se retrouve sur des chemins inhabituels, mais elle n'est pas aventureuse parce que le « ensemble » la sécurise quotidiennement.

Si la classe unique où j'enseignais était devenue une école du 3ème type, cela n'avait été que l'œuvre progressive et tranquille de cet « ensemble ». Ces parents n'étaient pas différents de vous, ils avaient les mêmes problèmes, ils avaient les mêmes soucis, les mêmes aspirations que vous pour leurs enfants, ils n'étaient en rien irresponsables.

Si cela peut vous paraître comme « *encore du temps à prendre, encore des réunions, j'ai bien d'autres choses à faire...* » que l'on peut résoudre par « *ce n'est pas mon affaire* », ou si vous pouvez vous dire « *de toute façon je ne serai jamais d'accord avec untel ou unetelle* », nous avons constaté qu'au contraire tous y prenaient du plaisir. Celles et ceux qui ont participé à des crèches parentales l'ont aussi constaté. Est-il si étonnant que chacun puisse s'engager ainsi dans un intérêt collectif dont dépend l'intérêt de son enfant ? Est-il si étonnant que l'on puisse ainsi s'engager dans la démocratie participative en en faisant autre chose qu'une belle parole ?

Alors ?

De tout cela et depuis longtemps un certain nombre de parents, d'anciens élèves pourraient témoigner. Il est vrai qu'on ne les entend pas. On ne les entend pas parce qu'on ne leur demande pas, mais aussi parce que l'école n'est plus alors leur problème immédiat et ils en ont bien d'autres, ils sont engagés dans bien d'autres préoccupations. Et pourtant il faut témoigner ensuite. Toute la communauté éducative a besoin des témoignages qui pourront la rassurer sur les transformations qu'elle a à opérer, sur lesquels elle pourra s'appuyer pour se transformer. C'est un peu ce que vous devez à ce dont vous et vos enfants ont pu profiter. Il est vrai qu'il est déjà difficile d'obtenir des adhérents à une association de parents d'élèves, alors constituer des associations d'anciens parents d'élèves... et pourtant...

Dès que l'on devient parent d'un enfant allant à l'école, il faut aussi s'informer. Vous le faites bien sur beaucoup de problèmes tout aussi difficiles. Je suis toujours étonné en vous écoutant parler de façon très pointue de santé, d'alimentation, d'habitat... ou de high-tech. Vous savez vous renseigner, chercher les informations différentes,... et même mettre en doute l'information officielle comme pour une certaine campagne de vaccination contre un virus soi disant ravageur ou lorsqu'il a fallu voter pour une constitution que vous avez cherché à comprendre contre toute prévision. Alors pourquoi ne le faites-vous pas en ce qui concerne une partie fondamentale de l'existence de vos enfants : comment ils apprennent ? Quelles en sont les conditions ? Quelles sont les expériences différentes ?...

Il faut que vous vous comportiez en parents citoyens. Il faut que dans l'immédiat vous assumiez pleinement les droits que vous donne déjà l'institution dans quelques instances (conseils d'école, conseils de classe, conseils d'administration). Les élections de vos délégués ne doivent pas être un simple simulacre. Il faut que vous sachiez pour quelle raison vous votez pour un candidat qui vous représentera plutôt que pour un autre. Si vous êtes candidat, il faut que vous expliquiez comment vous assumerez ce rôle. Si vous êtes élu, il faut qu'avant toute réunion de ces instances vous ayez discuté avec tous les autres parents puisque vous devrez porter une parole collective. Et vous ne vous comporterez plus comme des élèves, vous ne serez plus non plus de simples parents, vous serez des représentants élus, comme les députés sont des représentants élus

Alors ?

du peuple... bien qu'une fois élus ils oublient souvent ce sur quoi ils ont été élus. Ce sont les règles qui fondent la démocratie mais je sais bien que ce n'est pas facile parce que la démocratie nous a peu habitués... à la démocratie. Vous le devez aussi à titre d'exemple à vos enfants.

Il faut que vous vous comportiez en parents citoyens. Voit-on les politiques interpellés au moment des élections sur autre chose que les suppressions de postes ? Tout le monde peut se rendre compte des méfaits des usines ou casernes à enfants. Mais qui demande que leur restructuration en unités à taille humaine et surtout à la mesure des enfants soit une priorité nationale ? Tout le monde voit bien qu'entasser quotidiennement des enfants ou adolescents dans une cinquantaine de mètres carrés, véritables boîtes à sardine sans environnement que l'on peut sans même exagérer comparer aux milieux carcéraux, est nuisible, y compris à leur santé physique, psychologique, mentale. Mais qui demande qu'ils aient enfin suffisamment d'espace pour vivre et évoluer, pour beaucoup un peu mieux que dans les barres des HLM ? C'est pourtant simple, le fameux bon sens, mais cela ne vient même plus à l'idée que cela puisse être légitimement revendiqué. Au mieux, on n'ose pas : « *Vous vous rendez compte ce que cela coûterait ?* » On ne pose pas cette question du coût lorsqu'une guerre a détruit un pays, lorsqu'un cataclysme a ravagé une région, l'urgence et la priorité semblent évidentes et le coût n'est pas un problème. Le présent et le devenir de nos enfants ne font pas partie des priorités nationales, même si on dit qu'ils sont l'avenir d'une Nation. Lorsque quelques villages se dressent contre la disparition de leur école de proximité et lorsque celle-ci, parce qu'elle est de proximité, a démontré son efficience, on laisse brandir à nouveau le coût et les économies d'échelle alors que justement cela va coûter plus cher aux collectivités (transports, restauration, fatigue, échecs qu'il faut tenter de remédier...). Il paraît bien normal à tout le monde que bâtiments et environnements urbains soient adaptés aux handicapés, mais qui demande qu'ils soient aussi adaptés aux enfants et adolescents qui vont y vivre ? Etc.

Vous vous engagez dans d'interminables débats sur le mariage, le cannabis, le nucléaire, la retraite... et vous le faites sérieusement malgré leur difficulté et les groupes de pression. Vous le faites

Alors ?

publiquement, vous le faites en association, vous le faites en famille, vous le faites au café. Vous avez même ainsi admis et fait admettre quelques idées dans l'opinion (c'est-à-dire nous !) et chez les politiques comme par exemple celle de l'agriculture biologique qui était pourtant aussi dérangeante et surprenante que les pédagogies différentes.

Mais pourquoi est-il impossible de débattre sur la place publique de l'école, de la façon de faire l'école, des conditions nécessaires, des conséquences que cela induit ? Il y a eu deux ou trois grandes concertations dites nationales. A certaines, par le passé, vous y avez été conviés. Vous avez été relativement peu à y participer. Je sais bien que le temps et les moyens qui vous étaient donnés étaient ridicules en regard des enjeux, que vous pouvez être justement désabusés quand aux effets de ces grandes messes qui n'en ont pas plus que tous les rapports qui finissent leur vie dans les corbeilles à papier ministérielles. Il est cependant significatif que pendant ces concertations la façon dont les enfants apprennent n'ait pas été interrogée ou remise en question. Vous vous trouvez incompetents ? C'est bien justement pour cela qu'il faut exiger que les différentes conceptions contradictoires soient exposées, explicitées, étayées sur la réalité et ses constats, sur les expériences, et pas sur de simples opinions.

Il faudra aussi que vous vous interrogiez sur la finalité que vous attribuez à l'école pour votre enfant. Est-ce celle que l'on retrouve dans la définition que j'ai donnée précédemment, c'est-à-dire que l'école doit contribuer à ce que votre enfant devienne un adulte en ayant construit au plus loin tous les langages (écrits, mathématiques, scientifiques...) lui permettant d'être armé dans la société où il devra vivre ? Certains pouvant rajouter « en s'y épanouissant ». Ou est-ce que l'école doit lui assurer une bonne situation sociale ? Est-ce que pour l'Etat l'école doit alimenter en humains la machine économique ? C'est dans la pratique cette dernière finalité qui se voudrait effective et qui est annoncée « *Pas de jeunes sans qualification à la sortie du système éducatif* », on n'ose même plus dire « sans diplômés » vu que les diplômés n'arrivent plus à ouvrir de portes sûres.

Alors ?

Vous comprenez que suivant la finalité qui lui est attribuée l'école sera différente. Si les futures situations sociales en dépendent, il est évident qu'elle devra être sélective et impitoyablement compétitive. C'est ce qu'a été l'école traditionnelle. Or aujourd'hui, même les « bons élèves » ne sont plus assurés qu'il en résultera une « bonne situation ». Quand aux autres...

S'il s'agit d'alimenter la machine économique en personnes « qualifiées » on peut se demander si c'est le rôle de l'école, la qualification incombant à la formation professionnelle qui dépend, elle, des professions. D'autre part il devient bien difficile de « qualifier » dès le plus jeune âge des enfants et des jeunes vers des pans de l'économie qui disparaissent, fluctuent ou se réduisent comme peau de chagrin et qui font que l'économie a besoin... de chômeurs ! C'est pourtant ce que l'école conformément à cette finalité tente de faire en créant des « filières » et en orientant de plus en plus précocement⁵.

S'il s'agit de permettre l'épanouissement de toutes les potentialités de tous les enfants et adolescents, alors l'école doit être différente puisque l'école actuelle et ses pratiques traditionnelles ne le permettent pas, autant de notoriété publique que par les études internationales (PISA).

La question de la finalité de l'école est donc importante et s'il en est une qui devrait faire l'objet d'un débat et d'un choix de toute la Nation, c'est bien celle-ci. Cette réflexion qui doit aboutir à un choix il faut que vous la meniez, dès maintenant entre vous, avec les enseignants, avec les politiques, il faut que vous l'exigiez à tous les niveaux. Vous ne pouvez pas vous contenter que des ministres décident de la finalité de l'école pour vous. Nous ne sommes plus sous Guizot, Falloux ou Jules Ferry, vous n'êtes plus les incultes et soumis d'alors... grâce à l'école !

Je ne dirai pas « indignez-vous » ou « révoltez-vous ».

Je dis « éveillez-vous » !

⁵ Il fut un temps où la formation était assurée par le compagnonnage. Plus l'apprenti avait au préalable développé toutes ses potentialités (on peut dire alors, plus il était devenu intelligent), meilleur était le compagnon qu'il pouvait devenir.

Alors ?

Si nous voulons que nos enfants s'élèvent (se haussent) à l'état d'adulte, il faut que nous aussi nous nous élevions dans notre adultarité. Si l'école de vos enfants se trouve être un jour une école du 3ème type, c'est avec vous que ses enseignants y seront arrivés.

Aujourd'hui, rien n'est plus facile que de changer l'école. Nous disposons d'une somme d'expériences depuis plus d'un siècle. Nous disposons de l'étonnant bond des sciences cognitives, neurobiologiques des dernières décennies. Nous savons que tous les grands systèmes sociétaux qui, comme le système éducatif, datent du début de l'ère industrielle du XIXème siècle et se sont développés de façon exponentielle et incontrôlable, arrivent à des impasses et qu'il va falloir en inventer de nouveaux, même s'il n'y avait pas de changement climatique : agriculture, énergie, transports, système financier, systèmes économiques, systèmes politiques... Le plus facile à changer dans l'immédiat, c'est le système éducatif.

Mais pour ce faire, il faut commencer à penser autrement. Prendre le risque de penser, **s'éveiller**.

Il ne faut pas attendre que des politiques le fassent pour nous. C'est à nous de nous mettre à penser... et à le faire avec celles et ceux qui sortent déjà des chemins battus.

Pour avoir pendant toute ma carrière et jusqu'à aujourd'hui côtoyé ces enseignants qui dérangent, ce qui m'a le plus frappé c'est leur humilité. Il n'y a pas de solution prête à l'emploi. Chaque jour il faut se remettre en question. La vie est complexe. Or à l'école, c'est de la vie dont il s'agit. De la vie de nos enfants. Nous ne pouvons justement pas laisser ces enseignants se débattre seuls avec cette vie comme nous ne pouvons pas laisser l'école étouffer cette vie. Nous aussi devons faire preuve d'humilité pour sortir de nos convictions et opinions. Nous avons tous, les uns et les autres à accepter... d'apprendre. La refondation de l'école tiendra d'abord à cela. Ensemble ! Eveillons-nous ensemble.

Annexe

Méthodes et circuits neuronaux.

On sait que le cerveau, face à des informations qu'il doit interpréter et transformer en représentations pour agir, procède par tâtonnement expérimental. Une succession d'interactions entre l'environnement et lui. Il construit et ajuste ses circuits neuronaux jusqu'à ce qu'ils produisent une solution satisfaisante et il les réutilisera alors dans des situations semblables. Il crée ce que l'on appelle des modes opératoires. C'est grosso-modo le point où en est la science aujourd'hui⁶.

C'est ainsi qu'un enfant a appris à parler. Quels procédés son cerveau a-t-il utilisés ? On l'ignore encore mais on est certain que les processus ont été différents pour chacun, qu'ils sont complexes et qu'ils ont pu varier suivant l'environnement où il se trouvait, les stimuli de cet environnement.

Lire c'est interpréter et transformer en représentations des informations symboliques, des signes tracés sur un support ; écrire c'est aussi projeter des informations sous forme de signes sur un support. Pour nos sociétés, ces signes symboliques constitués de lettres différemment agencées ont été fixés et standardisés dans des langues de telle façon qu'ils aient un sens approximativement le même pour tous.

Lorsque l'on veut apprendre à lire à des enfants par une « méthode », on suppose que cette méthode recouvre LE processus d'apprentissage du cerveau qui serait simple et identique pour tous. Lorsque l'on apprend simultanément à lire à un ensemble d'enfants, on suppose aussi que le rythme de construction des circuits neuronaux est le même pour tous. Dire comme autrefois que tous les enfants d'un CP doivent soir lire à Pâques est aussi absurde que de dire qu'ils doivent tous marcher à douze mois.

⁶ Les circuits neuronaux du chat ont mémorisé un certain nombre de situations ce qui lui permet de se mettre à l'affût d'une souris devant un trou et l'attendre sans qu'il l'ait vue.

La méthode syllabique consiste à mettre en relation des agencements de lettres avec des sons, en particulier avec les sons qui constituent la base de la langue orale. Il faudra donc que se construisent des circuits neuronaux qui transforment en sons des signes tracés, puis qu'ils retrouvent dans ce qu'ils ont déjà mémorisés la correspondance de sens avec la langue orale qu'ils peuvent leur attribuer. D'où d'ailleurs l'injonction du linguiste BENTOLILA qui demande que les enfants du cours préparatoire aient d'abord un solide bagage de la langue orale. La lecture étant alors linéaire, dans l'ordre de la succession des lettres et des mots. Il a été constaté que les enfants ayant été contraints d'apprendre de cette façon sont des lecteurs plus lents que les autres et qu'ils sont moins habiles dans les formes d'écrits modernes qui nécessitent des prises de repères qui ne sont plus linéaires. Cela s'explique du fait que le cerveau devra exécuter plusieurs opérations en passant par l'oral qu'il devra réentendre après avoir traduit l'écrit en sons, pour trouver du sens. Si chez certains ce temps peut être de l'ordre du millième de seconde, chez d'autres il peut être plus long, et même suffisamment long pour ne pas arriver à vraiment lire, c'est le cas de certains illettrés.

Dans la méthode globale on pensait que le cerveau devait mémoriser l'image de mots et d'ensemble de mots déjà chargés de leur sens. Ses circuits neuronaux rajoutant ainsi au fur et à mesure un stock d'informations dans lequel ils allaient puiser pour trouver du sens. Même lorsqu'un des mots écrits ne leur est pas connu, ils en extrapolent un sens qui peut être mémorisé si l'hypothèse s'avère exacte. Si une fois que nos circuits sont suffisamment complexes nous pouvons lire en interprétant directement et plus rapidement le sens porté sans avoir à repasser par l'oral, il faut aussi qu'ils aient été auparavant fortement stimulés pour le faire.

La méthode dite semi-globale essaie de panacher les deux, mais comme les autres elle suppose qu'il faut conduire UN processus simultanément et frontalement pour tous.

Ces méthodes se réalisent par l'intermédiaire d'un manuel dont on suit la chronologie, identique pour tous. La méthode globale elle nécessiterait des parcours dirigés différents pour chacun (dirigés, puisque c'est une méthode)

Dans les trois cas des enfants apprennent à lire, d'autres moins bien, d'autres pas du tout. On pense qu'ils ont appris grâce à LA méthode ou mal appris à cause de LA méthode. On oublie que les enfants lorsqu'ils arrivent au CP ont construit par ailleurs bien des circuits neuronaux qu'ils mettront en branle ou ne mettront pas en branle. Beaucoup de ces enfants qui lisent bien sont arrivés au CP, comme Marcel PAGNOL, sachant déjà lire sans que l'on sache comment cela s'était produit, souvent en ignorant eux-mêmes qu'ils savent déjà lire. Comme ils suivent les leçons et exercices, on pense que c'est... LA méthode. On fait l'impasse sur toutes leurs façons personnelles de procéder, de prendre des repères, puisqu'on ne les connaît pas.

L'inconvénient d'UNE méthode, c'est que l'on impose alors aux circuits neuronaux de se construire de telle ou telle façon dans une systématisation quotidienne. On les contraint et si la contrainte est suffisamment forte, ce qui est le cas par les méthodes de l'école, il ne construira rien d'autre dans son propre tâtonnement. On l'empêche de tâtonner. Le neurobiologiste Alain BERTHOZ nous apprend dans « la simplexité » que le cerveau procède aussi par inhibition, c'est-à-dire qu'il inhibera les circuits inutiles, ou ceux qu'il n'utilise plus ou insuffisamment. A la naissance le bébé sait nager, il devra le réapprendre plus tard et parfois très difficilement.

Les méthodes mixtes ne sont pas plus efficaces. Là, aussi les neurobiologistes nous apprennent que le cerveau doit faire un choix (sinon il exploserait !) entre les deux seules façons de procéder qui lui sont proposées et imposées. La méthode mixte peut aussi le placer dans l'embarras.

On peut dire qu'un illettré est quelqu'un qu'on a empêché d'auto-construire à sa façon les circuits neuronaux dont il a besoin pour lire, ou qu'on ne lui a pas donné l'occasion de le faire.

Donc, quand un enfant sait lire, il l'a appris d'une façon beaucoup plus complexe que par les méthodes que l'on pense simples et rationnelles. Mais cela nous a échappé.

D'où deux autres options prenant en compte la complexité de l'apprentissage et l'autonomie de chacun dans les apprentissages :

La méthode naturelle du mouvement Freinet. On peut dire qu'il s'agit d'une méthode puisque en général elle est appliquée dans une classe de CP. On peut la résumer de façon simpliste : les enfants ont appris à parler parce qu'ils entendaient parler en même temps qu'ils s'essayaient à parler pour dire eux aussi. La méthode naturelle part du même principe et il ne s'agit plus d'apprendre à lire puis d'apprendre à écrire mais « d'écrire-lire ». Il faut donc provoquer l'envie d'essayer d'écrire, de jouer à écrire... même quand on ne sait pas encore écrire, puis de faire lire aux autres quand l'enseignant a réécrit correctement ce que l'enfant voulait dire (ou lorsqu'il l'aura aidé à l'écrire correctement) et d'essayer de lire (comprendre) ce que d'autres ont écrit. C'est dans cette double action ou rétroaction que l'enseignant va aider les enfants à prendre des repères en se servant des productions des enfants (affichages, livre de vie de la classe...) et en utilisant alors collectivement divers procédés pédagogiques. Il donnera aussi beaucoup de raisons d'écrire-lire (journal scolaire, correspondance, albums...). Dans cette méthode naturelle, les processus de construction des circuits neuronaux ne sont pas imposés, pour chaque enfant ils s'établiront de façon complexe et différente, mais de façon efficiente.

Dans l'approche d'une école du 3^{ème} type, nous ne sommes plus dans une méthode : le multi-âge permet que se constitue une entité du même type que l'entité famille qui, dans la continuité du temps, vit naturellement dans « l'écrire-lire » et de « l'écrire-lire ». Il n'y a plus besoin de le provoquer artificiellement et de le diriger par une méthode. L'action de l'enseignant pour aider chacun devient aussi naturelle. Mais comme dans la « méthode naturelle » toutes les façons dont chaque cerveau va auto-construire ses circuits neuronaux pour écrire et lire sont possibles.

Dans les deux derniers cas, il a bien été constaté que **tous** les enfants apprenaient à lire, savaient lire, mais aucun au même moment.

Du même auteur

- « **Une école du 3ème type ou la pédagogie de la mouche** », 340 p., L'Harmattan, 2002
- « **Du taylorisme scolaire à un système éducatif vivant** », Tome 1, 120 p., Odilon, 2005
- « **L'école de la simplicité** », TheBookEdition, 560 p., 2011
- « **Chroniques d'une école du 3ème type – Tome 1 – Ses fondements** », L'Instant Présent 160 p., 2012
- « **La pédagogie de la mouche** », 40 p., L'Instant Présent, 2012
- « **Eduquer, coéduquer, une question de pouvoirs** », 60 p., TheBookEdition, 2012
- « **Multi-âge** », 200 p., TheBookEdition, 2012
- « **Les classes unique, structures dissipatives** », 120 p., TheBookEdition, 2012
- « **Chroniques d'une école du 3ème type – Tome 2 -Ecole et société** », 196 p., TheBookEdition, 2012
- « **Chroniques d'une école du 3ème type – Tome 3 – La fabuleuse aventure de la communication** », 200 p., TheBookEdition, 2012
- « **Pédagogie de la structure et de la communication** », 56 p., réédition, TheBookEdition, 2012
- « **Chroniques d'une école du 3ème type – Tome 4 – Conversations décousues** » 310 pages TheBookEdition, 2012

ISBN : 979-10-92275-00-1

Dépôt légal : février 2013

Auto-éditeur : Bernard COLLOT, 18300 BUE

Achévé d'imprimer en février 2013

par TheBookEdition.com à Lille (Nord-Pas-de-Calais)

Imprimé en France

Prix : 9,59 €